

La perte de soi

Au cœur de la pensée de Jean-François Chiantaretto se trouve le témoin interne, figure qui s'est d'abord imposée à l'auteur à partir de la résistance à la détresse et à la destruction dont témoignent certains témoins survivants de la Shoah. Cette figure dialogale interne s'inscrit dans le psychisme au moment de l'émergence du « Je » et son intériorisation dépend de la capacité de la psyché maternelle à donner à l'infans confiance dans le langage pour se voir et s'éprouver. Autrement dit, le « témoin interne » vient désigner la figuration intrapsychique du semblable en soi et incarne la confiance dans le langage pour s'auto-représenter, se représenter auprès des autres et inscrire sa place au sein de l'ensemble humain.

Dans son nouveau livre, *La perte de soi*, J.-F. Chiantaretto revient sur ce dialogue intérieur qui est un enjeu psychique fondamental pour tout un chacun, mais qui devient un enjeu vital dès lors qu'on est confronté à l'existence limite. À partir de toutes ses recherches antérieures, il éclaire la nature et le rôle du travail de pensée du psychanalyste en séance : de son interlocution interne. Seul ce travail peut permettre aux patients dit « limites » de transformer le sceau de la disparition qui emprisonne leur psychisme en une absence tolérable.

« Aux commencements était Freud » : dans ce credo légué par le fondateur de la psychanalyse à tous ses successeurs se trouve une injonction à hériter, mais encore faut-il se libérer des effets potentiellement inhibants de cet héritage. J.-F. Chiantaretto reprend dans la première partie du livre son analyse du corpus freudien comme mise en acte d'un fantasme d'auto-engendrement. Dans l'approche de la scène originelle proposée par *L'homme aux loups*, Freud est gêné par sa fixation au registre de l'originel, au point qu'il ne parvient pas à déployer la dimension fantasmatique du « sujet témoin de sa propre conception ». Cela tient à la confusion entre l'originel et l'originaire qui l'habite, lui « qui revendique la place plénière de témoin pour toujours exclusif de la conception en lui et par lui de la psychanalyse, c'est-à-dire de sa conception indissociablement de la psychanalyse et de lui-même comme premier psychanalyste ». Écrire après Freud implique de courir le risque de rester prisonnier de son héritage : en voulant être l'écrivain que Freud aurait voulu être (Schnitzler) ou en restant dans l'ombre du Créateur, dans des œuvres scientifiques sans « Je ». Une troisième voie serait d'écrire en témoignant de l'altérité interne de l'analyste en situation, de son plaisir de penser en situation : hériter en poursuivant en quelque sorte le dialogue interne de Freud lorsqu'il commence son auto-analyse, mais en résistant à la tentation d'imiter la transgression freudienne de l'auto-engendrement...

J.-F. Chiantaretto convoque la figure de Ferenczi dans la seconde partie de son ouvrage, à la fois, n'en déplaise à Freud, comme acteur central de la scène originelle de la naissance de la psychanalyse, et comme premier analysant limite accueilli par la psychanalyse. Ou plutôt non accueilli, car son transfert négatif ne pouvait être accueilli par Freud, qui n'avait jamais été analysant lui-même. Ferenczi, qui avait participé aux commencements comme de l'intérieur, dans un dialogue créateur avec le premier psychanalyste, se trouve alors condamné à trouver un analyste pour Freud, dans le recommencement de la psychanalyse à la fois avec et contre lui. Son expérience de patient se heurtant à une répétition traumatique dans le transfert avec Freud l'amène à développer une toute nouvelle théorie du contre-transfert, en mettant l'accent sur la répétition dans la cure d'un passé non représentable – répétition qui peut être objet d'élaboration, à condition que l'analyste ait suffisamment de « tact ». Son « re-commencement » est en partie entravé par le transfert envieux et meurtrier qui l'anime face à Freud comme unique auto-psychanalyste, mais J.-F. Chiantaretto voit là une « scène originelle » qui œuvre chez tout psychanalyste. Une scène originelle toujours convoquée en séance, dans laquelle les analystes recommencent en quelque sorte le re-commencement ferenczien. Mais celui-ci ne peut déployer toute sa puissance créatrice dans la

pratique des analystes que si cette fois la place de l'analyste pour Freud reste vacante : la place du tiers qui sépare...

Même si la théorie de Ferenczi était infiltrée par la haine pour Freud comme analyste empêché, il n'en reste pas moins qu'elle a éclairé la nécessité d'un contre-transfert particulier face aux patients qui ont été confrontés, en deçà du langage, à un défaut de présence psychique de l'autre primordial. En reliant cette théorie du tact à celles des successeurs de Ferenczi que furent à leur manière Winnicott, puis à sa suite Green, J.-F. Chiantaretto démontre que c'est justement l'altérité interne de l'analyste en séance qui lui permet « de faire vivre au patient la possibilité d'une écoute en lieu et place de la solitude traumatique initiale ». Dans son dialogue intérieur, l'analyste élabore son contre-transfert, évitant les collusions entre le passé archaïque du patient et son propre inanalysé, en observant sans relâche cette co-pensée produite dans l'entre-deux du transfert. Et sur cette scène intrapsychique sont bien sûr présentes ses identifications et contre-identifications à ses propres analystes. C'est un recommencement à la Ferenczi, mais un Ferenczi qui renoncerait à occuper la place de Freud et donc celle de l'analyste de son analyste...

Seule l'interlocution interne et les mouvements élaboratifs qu'elle autorise peut permettre à l'analyste d'œuvrer avec le transfert si particulier des patients limites – un transfert qui dépose en lui la disparition de l'autre primordial incorporée aux temps de l'infans. Ce transfert est marqué par une confusion incestuelle, dont J.-F. Chiantaretto analyse à partir de sa clinique les effets potentiellement délétères sur l'offre contre-transférentielle.

Mais avant de déployer pleinement sa réflexion sur les particularités de la clinique limite, J.-F. Chiantaretto nous fait écouter, dans la troisième partie de son livre, les voix de plusieurs écrivains de la survivance. En effet, ce sont les écritures de soi qui lui ont permis de découvrir le pouvoir de résistance intérieure que recèle l'expérience de notre altérité interne. Les survivants doivent survivre avec la présence du camp en eux, avec cette destruction de l'humain qui, incorporée, devient auto-destructivité.

Or l'écriture de la survivance s'appuie sur la présence de l'autre en soi pour résister à la tentation de « l'auto-liquidation ». L'auteur montre comment l'écriture de soi permet à Imre Kertész de transformer l'expérience traumatique, sans en témoigner mais « en créant un lieu d'auto-observation permettant l'expérience d'être deux-en-un » et d'échapper ainsi à la privation de destin des survivants : « Je me suis pensé et construit. Envers et contre tout ». Primo Levi, au contraire, entend inlassablement témoigner de cette expérience indicible, pour tenter de retrouver ce témoin extérieur qui était désespérément absent dans les camps. Prendre ses lecteurs à témoin lui permet, au moins provisoirement, de faire renaître en lui l'expérience humaine de l'attente d'un autre secourable.

Ces écrivains ont permis à J.-F. Chiantaretto de penser à la fois ce qui affecte « l'existence limite » et ce qui affecte l'analyste dans la clinique limite. C'est ce qu'il nous montre dans la dernière partie de son ouvrage. Enfants/*infans* non bienvenus, les patients limites ont incorporé la disparition de l'autre à soi-même et ont dû survivre à cette incorporation mélancoliforme, qu'ils mutualisent dans tous leurs liens pour ne pas être envahis par le vécu de leur propre disparition. Leur survivance passe par l'effacement de soi déposé en l'autre... De ce fait, la rencontre analytique est insupportable car elle contient la promesse de ce qui, précisément, a fait défaut au temps de l'*infans* : l'effacement vient attaquer de l'intérieur la présence psychique de l'analyste. Pour résister l'analyste doit, comme les écrivains survivants, s'appuyer sur son altérité interne : s'il arrive à élaborer la haine de soi déposée en lui par le patient, il pourra permettre à celui-ci d'éprouver enfin cette haine déniée – en la transformant – et de se sentir présent dans les investissements narcissiques et sexuels de l'autre. Alors seulement l'ombre de la disparition cessera de figer le moi, qui pourra s'ouvrir au risque de se perdre pour se trouver.

Le livre se referme sur une analyse critique du diktat de la transparence, qui dans nos sociétés contemporaines menace chez tout sujet la fonction de l'altérité interne et peut donc faire le lit de la destructivité. L'auteur nous appelle à la résistance, dans une perspective revendiquant une affinité élective avec les travaux de Nathalie Zaltzman et Pierre Fédida. Et son livre en est une belle forme, car J.-F. Chiantaretto l'écrit depuis ce « site de l'étranger », expérimenté à partir de la position d'analyste, mise en relation avec l'interprétation des textes et de la culture. Cela donne au lecteur le sentiment... d'avoir à se perdre pour se trouver, dans un contact intime avec ce que l'auteur nomme « l'existence limite ». Cette expérience de la perte de soi dans la lecture fait toute la force du livre, en permettant de retrouver la voix de l'auteur dans notre propre confrontation à l'étranger, entre soi et l'autre. Une voix qui sera présente, à chaque fois que nous rencontrerons nos patients, des patients limites à tous ceux qui sont concernés par les « problématiques limites ».